

— Eh bien, je vous l'ai dit, répondit-elle, je trouve deux maris pour un.

— Vraiment ?

— Sans doute. Le premier a la cinquantaine et plus.

— Impossible ! le vieux marquis ?

— En habit vert-pomme, veste ventre-de-biche et papillotes. Vous n'avez donc pas écouté ses galanteries du déjeuner ?

— Ma foi ! exclama M. de Verteuil en riant, je ne les ai point prises au sérieux.

— C'est un tort.

— Sérieusement ? il vous a demandé votre main ?

— Très sérieusement. Il m'a, vous vous en souvenez, offert le bras après déjeuner, et il m'a emmenée sous un berceau de clématites, au fond d'une allée sombre.

— Peste !

— Durant le trajet, il m'a parlé des dangers du veuvage, de la position difficile d'une femme jeune et jolie encore, qui n'a plus de mari.

— Charmant !

— Il m'a même poussée sur un terrain des plus délicats, et je dois avouer qu'il s'en est tiré avec infiniment d'esprit.

— Quel est donc ce terrain ?

— Il a voulu savoir de quelle nature étaient nos relations. M. de Verteuil éclata de rire :

— Et que lui avez-vous répondu ? dit-il.

— Je lui ai simplement conté notre vieille amitié.

— Et puis ?

— Arrivés sous le berceau, il m'a fait envisager tout ce qu'il y aurait pour moi de raison et d'esprit à rompre insensiblement avec ce monde un peu neuf dans lequel m'avait jeté mon mariage avec le général, à revenir à mon monde à moi, à mes vraies relations de famille, et à épouser un bon gentilhomme dont le nom fit oublier que je m'étais appelée madame Durand, nom honorable sans doute, ajoutait le marquis, du reste, mais d'illustration trop récente. Je devais chercher autour de moi un homme de la vieille roche, ni trop vieux ni trop jeune, qui eût encore les manières de l'ancienne cour, et il m'a même demandé si j'aurais quelque répugnance à devenir marquise.

— Cette diplomatie est superbe ! murmura M. de Verteuil.

— Je le crois bien, dit la comtesse en riant, il est devenu plus pressant encore... ah ! j'oubliais... il faut que je l'avoue... cela m'amusait infiniment, et je l'ai un peu encouragé.

— C'est tout simple : qui dit femme, dit coquette.

— Bref ! poursuivit madame Durand, il a fini par se jeter galamment à mes genoux, m'a déclaré ses feux et m'a fait sa demande en mariage dans toutes les règles.

— Alors qu'avez-vous répondu ? vous avez refusé, je suppose ?

— On ne refuse jamais ces choses-là. On ajourne.

— Ah ! charmant !

— J'ai ajourné le marquis. Je lui ai demandé du temps... une semaine ou deux de réflexion... jusqu'à l'ouverture du testament de mon oncle... et la trouvaille du fameux diamant.

— Et vous l'avez ainsi congédié ?

— Non pas moi, mais le hasard.

— Comtesse, vous parlez comme un logographe.

— Mon deuxième soupirant est arrivé.

— Très bien, je comprends.

— Je me trompe, c'est le père du soupirant.

— Ah ! s'écria M. de Verteuil, ceci est plus fort encore. Comment ! votre deuxième soupirant serait ce jeune petit niais, qui baisse constamment les yeux de si plaisante manière ?

— Précisément.

— M. Charles-Anacharsis, fils de M. le chevalier Arthur de la Barillette ?

— Tout juste. Le père est venu à moi, a salué le marquis froidement et s'est excusé d'avoir un entretien particulier à me demander.

Le marquis a pointé les oreilles comme un limier qui entend le son du cor, mais il s'est exécuté et a laissé le champ libre au chevalier.

— Je serais curieux de savoir comment il s'y est pris.

— Oh ! tout simplement. Il m'a dit que son fils était à marier, et que, malgré quelques années de différence...

— Parfait ! murmura ironiquement M. de Verteuil. Il vous présentait la chose comme une bonne fortune.

— A peu près. Donc, malgré cette différence d'âge, il ne voyait aucun inconvénient à notre union. Il n'y mettait qu'une condition.

— Une condition ! par exemple !

— Oh ! une bagatelle : je me servais de mon crédit auprès de l'empereur pour le faire entrer dans la magistrature.

Le commandant pouffait de rire.

— L'avez-vous pareillement ajourné ? demanda-t-il.

— Sans doute, comme le marquis ; et il m'a quittée plein d'espoir.

— Avez-vous vu depuis votre futur époux ?

— Pas encore, mais son père m'a annoncé qu'il se croyait autorisé à me faire sa cour.

— Bon ! murmura M. de Verteuil d'un ton boudeur, entre le marquis et Anacharsis, nous n'aurons plus un seul instant de liberté. Comtesse, vous êtes folle !

— Non pas, cher, je m'amuse. C'est très divertissant, tout cela ! Et jusqu'à M. de Franquépée, cherchant obstinément leur diamant... qui m'intéressent plus que je ne saurais le dire. Mais, s'interrompit la comtesse, à propos de diamant, pourquoi ne le chercherions-nous point un peu, nous aussi ?

— Bah ! existe-t-il ce diamant ?

— Sans doute, et je suis d'avis de le chercher également.

— Et si moi, qui ne suis point héritier, je le trouvais ? fit M. de Verteuil.

— Eh bien, vous le donneriez à quelqu'un que je vous désignerais.

Le commandant attacha sur la comtesse un regard interrogateur qui semblait vouloir scruter la plus secrète pensée de la jeune femme.

— Comtesse, dit-il, ne cachez-vous rien ?

— Qui, moi ?... fit-elle en rougissant un peu.

— N'auriez-vous point un nouveau secret ?

— Peut-être, répondit-elle ; mais il fait grand soleil, mon cher, et les confidences se font au clair de lune. Revenez plus tard, on verra.

Mais soudain le front souriant de la comtesse parut s'assombrir ; elle devint sérieuse et triste, et dit à M. de Verteuil :

— Je viens de vous montrer le côté amusant de notre séjour à Montmorin ; mais je ne vous ai pas encore mentionné le côté terrible.

— Plait-il ? fit le commandant étonné.

— Savez-vous bien, continua-t-elle toujours inquiète, que je vais me trouver ici face à face avec un homme qui doit me haïr de toutes les puissances de son âme ?

— Allons donc, fit M. de Verteuil, devenez-vous donc folle, madame ?

— Non, écoutez plutôt.

Et elle s'appuya sur le bras du commandant avec ce sentiment de la faiblesse se reposant sur la force, et obéissant à cette singulière mobilité d'impressions qui fait passer les femmes du rire aux larmes et du calme à l'effroi.

— Vous souvenez-vous qu'il y a six ans environ, en suivant mon mari le général Durand, je fus arrêtée par des soldats allemands que commandait un Français ?

— Oui, dit M. de Verteuil.

— Ce Français, poursuivit la comtesse avec émotion, m'entraîna dans une maison de garde-chasse ; puis, il oublia tout sentiment humain, toute retenue, toute loyauté. Si je ne me fusse fait justice moi-même en tirant successivement sur lui deux coups de pistolet, qui sait ce qu'il aurait fait de moi ?

— Je sais cela, dit le commandant ; je sais même que vous fûtes obligée de vous sauver à demi nue, de peur d'être rejointe par les soldats allemands, que vous errâtes une partie de la nuit dans les bois, et qu'un hasard providentiel vous fit tomber